

Or, durant ce monologue gastronomique, que plus tard Brillart-Savari ou M. de Périgord eussent classé au rang des méditations, Léopold Clion avait instinctivement suivi le chemin du Palais-Royal. Au moment d'arriver dans la cour étroite qui séparait alors les galeries de bois des baraques où se tenait la Bourse, il rencontra un de ses amis.

—Parbleu ! mon cher Germain, s'écria-t-il en lui serrant cordialement la main, c'est le ciel qui t'envoie sur mon passage ! Je me trouvais dans la déplorable alternative de ne pas dîner ou de dîner seul. Donne-moi le bras, mon brave camarade, et allons choquer joyeusement un verre de vieux Constante et de pétillant Aï, au plaisir de nous revoir après une si longue séparation.

—Tu parles en grand seigneur et en sage, répondit celui que Léopold venait d'accoster si brusquement.

—Eh ! ne suis-je pas du bois dont on les fait ! reprit celui-ci ; mais allons, la foule se presse et se hâte dans le jardin ; peut-être ne trouverions-nous plus de place, et c'est ici seulement qu'on jouit à la fois des plaisirs de la table, et de ceux, non moins ravissants, de la vue d'un panorama sans égal.

—Bien ! très-bien ! à ton air, à ta parole, je devine que tu es en fonds.

—Toujours ! est-ce qu'un homme qui se respecte manque jamais, à Paris, d'argent.

—Parfois, et pour ma part, je te dirai tout net que tu m'obligerais de me prêter cinq ou six écus.

—Ah ! Germain, mon ami, quel langage ; entre amis comme nous, demande-t-on de telles misères ?

—Tu me refuses ?

—Cinq ou six écus ? assurément !... Vingt-cinq ou trente louis, à la bonne heure ; ils sont tous à ton service, et de grand cœur..... Mais allons dîner d'abord.

Germain ne se fit pas prier, et la confiance de son camarade d'étude doubloit la dose d'assurance, de sérénité et d'appétit que la nature, du reste, lui avait départie très-largement. Le dîner fut choisi, il dura longtemps ; à la seconde bouteille de champagne, Léopold prêta, avec un laisser aller vraiment fraternel, vingt-cinq napoléons à son convive ; mais, bien qu'il fût devenu très-expansif, il ne dit pas un mot de la mission dont il était chargé ; seulement, il se proposa *in petto* de ne commencer ses investigations que le lendemain, afin de pouvoir donner la soirée aux charmes de l'amitié, et un peu aussi à ceux de la digestion. Léopold, on le voit, était un digne élève et adepte de l'archi-chancelier, dont la réputation n'était pas moins grande comme gastronome que comme légiste, jurisconsulte et administrateur.

Vers dix heures cependant, le dîner finit, et comme il n'y a pas de plaisir qui n'ait pour terme naturel le désenchantement et la fatigue, Adrien et Léopold se levèrent de table, disant tous deux, à la fois, comme si la pensée eût été entre eux commune.

—Eh bien, ! que faisons-nous ?

—Il y aurait une chose toute simple à faire dit Léopold après quelques secondes de silence : ce serait de nous donner la satisfaction de faire sauter la banque de la roulette ou du trente-et-un.

—Il est certain, répondit Adrien, que nous aurions une rude revanche à prendre contre le tapis vert et ses séduisantes déceptions.

—Prenons la complète, fit Léopold ; et tous deux ils gravirent l'obscur et fumeux escalier du tripot connu, sous le nom de grand salon de Paphos.

Avant minuit, les deux amis sortaient de l'autre fatal, les traits renversés, le pouls battant d'un accès fébrile, les vêtements en désordre, les cheveux hérissés, la bourse à sec.

—Que devenir ? disait Léopold en se frappant le front. Plus rien..... absolument rien ?

—Quant à moi mon parti est irrévocablement arrêté, fit Adrien ; il y a assez longtemps que je lutte ; la Seine est profonde et je vais y ensevelir mes ennuis.

—Un beau remède ! interrompit Léopold ; la ressource de la valetaille sans place. Si tu n'a pas d'autre consolation à m'offrir.

—Que veux-tu ? il n'y a dans cet execrable pays aucune ressource... A l'étranger, du moins, en Allemagne, en Prusse, en Russie j'ai pu, aux mauvais jours, donner des leçons comme maître de langues ; j'enseignais le français ou quelque chose d'approchant. Mais qu'enseignerai-je aux Parisiens ? irai-je leur proposer des leçons de russe ?

—Quoi ! s'écria Léopold, comme si quelque chose d'extraordinaire se passait en lui, tu sais le russe ?

—Mais oui ; et à la rigueur....

—Tu sais le russe ! ah ! mon ami, mon cher Adrien, nous sommes sauvés !... Tu sais le russe !... mais alors tu n'es plus un homme, tu es un dieu !... Ecoute : je te proclame prince ; entends-tu bien ! dès ce moment, tu es une altesse, une altesse sérénissime, impériale même, pour peu que cela puisse te faire plaisir... Tu sais le russe ! ah ! j'avais bien raison de dire tantôt que c'était le ciel qui te jetait sous mes pas... c'est que tu ne sais pas : quand je t'ai rencontré, je cherchais un Russe ; ce Russe était devenu nécessaire à mon existence ; il me le fallait mort ou vif... Plus heureux que Diogène, je puis dire aujourd'hui : j'ai trouvé mon homme !... Tu es mon Russe, Adrien... tu es le prince... le prince... attends que je te trouve un nom hyperboréen : le prince Pétrolow. Tu parcours la France pour t'instruire ; en conséquence, tu observes les hommes et les choses, tu tiens un journal de tes observations, de tes vues, et tu écris souvent à Saint-Petersbourg....

—Quelle peste de salmigondis me fais-tu là ? dit enfin Adrien, auquel la volubilité de son ami n'avait pas permis jusqu'alors de témoigner sa surprise.

—Cela n'est pas ton affaire, tu n'as rien à voir pour le moment en tout ceci ; contente-toi d'être prince ; il me semble que cela n'est pas déjà si désagréable.

—C'est selon, si le titre ne rapporte rien ?

—Il me rapportera tout ce que nous voudrons ; et maintenant allons nous coucher, car il s'agit pour demain d'être frais et dispos.

—Et nous déjeunerons comme avons dîné aujourd'hui ?

—Mieux ! crois-moi, et n'aies nul souci de l'avenir.

—Au moins, tu m'expliqueras ce mystère.

—Ce mystère ?

—Oui.

—Cela te fait l'effet d'un mystère ? Eh bien, à moi aussi ; mais comme les mystères ne s'expliquent pas, tu n'en sauras pas plus que moi.

—Au moins, j'en saurai autant ?

—Cela ne sera pas difficile, car je ne sais rien, absolument rien.

—Mais alors, pourquoi veux-tu me faire passer pour un prince ?

—Mon Dieu, c'est la chose du monde la plus simple : je te fais prince comme je te ferais pacha à plusieurs queues, émir, mamamouchi. Les produits sont en raison des besoins ; voilà tout.

—La peste m'étouffe si tu n'es pas fou !

—Pas, que je sache ; mais le principal est que mon projet soit d'un succès assuré, et nous saurons demain précisément ce que ma folie nous rapportera.

HORACE R....

(Suite et fin au prochain numéro.)

Post-scriptum.—Nous sommes heureux d'avoir à annoncer que la santé de Son Excellence a subi une amélioration sensible, et qu'on la regarde comme hors de tout danger, pour le moment. Tant de prières auraient-elles enfin touché le ciel ?

LIBRAIRIE D'E. R. FABRE,
RUE SAINT-VINCENT,

No. 2.

Le soussigné est très reconnaissant pour l'encouragement qu'il a reçu de ses nombreuses pratiques, et a bien l'honneur de leur annoncer qu'il se propose de partir pour FRANCE vers la fin de Janvier.

Les personnes qui voudront bien l'honorer de leurs commandes sont priées de le faire aussitôt que possible.

Il prie instamment les personnes qui lui sont endettées de venir régler leur compte sous le plus court délai.

Montréal, 29 Novembre 1842.

A VENDRE,

A CE BUREAU ET CHEZ LES LIBRAIRES DE MONTRÉAL, DE QUÉBEC ET DES TROIS-RIVIÈRES.

UN CALENDRIER ECCLESIASTIQUE ET CIVIL,

Pour l'année 1843.

Ce CALENDRIER contient outre une liste complète du CLERGÉ CATHOLIQUE des Diocèses de MONTRÉAL et de QUÉBEC, les ÉPOQUES ECCLESIASTIQUES notamment celles concernant le CANADA, l'ORDRE ou l'ORDRE des RUBRIQUES, la Liste et les Termes des Cours de JUSTICE, la Liste des principaux OFFICIERS du GOUVERNEMENT, des MEMBRES de la LÉGISLATURE, des MAGISTRATS, des COMMIS-AIRES pour l'érection des Paroisses, des AVOCATS, des NOTAIRES etc., les BANQUES de MONTRÉAL avec leurs jours d'escompte, etc., etc.

Le CALENDRIER ECCLESIASTIQUE ET CIVIL se recommande par sa perfection typographique. On se le procure à très bas prix.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au bureau du journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROTON, libraires de cette ville.

Prix des annonces :—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s. 5d.
Chaque insertion subséquente, 7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.
Chaque insertion subséquente, 10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.
Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE. PIRE DE L'ÉVÊCHÉ.
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET,